



## Cultures & Conflits

19-20 | automne-hiver 1995

Troubler et inquiéter : les discours du désordre international

---

# Diplomacy : la cliopolitique selon Henry Kissinger. Partie 1

Jean-Yves Haine

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/886>

DOI : 10.4000/conflits.886

ISSN : 1777-5345

### Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1995

ISSN : 1157-996X

### Référence électronique

Jean-Yves Haine, « Diplomacy : la cliopolitique selon Henry Kissinger. Partie 1 », *Cultures & Conflits* [En ligne], 19-20 | automne-hiver 1995, mis en ligne le 10 mars 2003, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/886> ; DOI : 10.4000/conflits.886

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

Creative Commons License

---

# Diplomacy : la cliopolitique selon Henry Kissinger. Partie 1

Jean-Yves Haine

---

- 1 *L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Mais il n'est peut être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé si l'on ne sait rien du présent.*
- 2 Marc Bloch, « Apologie pour l'histoire ».
- 3 Le problème traditionnel avec Kissinger lorsqu'on entreprend la recension d'un de ses ouvrages est de choisir entre l'auteur et son livre. Le conseiller pour la sécurité et le secrétaire d'Etat Kissinger a suscité bien des controverses et des critiques. Au terme de son mandat politique, il était même de bon ton de stigmatiser sa personnalité, - paranoïaque, pompeux, autoritaire, intrigant, opportuniste- et de dénoncer sa diplomatie, -tantôt dogmatique tantôt tacticienne, conservatrice, timorée et myope, dépassée ou infondée, sinon tragique<sup>1</sup>. En revanche, Kissinger l'intellectuel a toujours suscité l'admiration et la reconnaissance de ses pairs. Dans *Diplomacy*, le Don Juan<sup>2</sup> des relations internationales a assurément choisi de céder sa place à l'historien et au philosophe. Certes, il solde incidemment ses comptes avec les libéraux d'Harvard et les journalistes new yorkais. Certes aussi, il ne peut s'empêcher de rendre un hommage appuyé à Nixon. Certes enfin, il entend prodiguer ses recommandations à l'Amérique de l'an 2000 en général et au président Clinton en particulier. Mais là n'est pas l'essentiel. Car *Diplomacy* est avant tout un livre érudit, scientifique et rigoureux, retraçant trois siècles d'histoire mondiale, de Richelieu à Gorbachev, en passant par Metternich, Staline, Mao et... Kissinger<sup>3</sup>. C'est aussi un véritable manifeste réaliste des relations internationales, digne des classiques de G. Kennan, H. Morgenthau ou K. Waltz.
- 4 Contrairement à ce que laisse suggérer son titre, *Diplomacy* n'est ni une histoire diplomatique classique, à la manière d'A. J. P. Taylor ou de J. B. Duroselle, ni une anthologie pour futurs diplomates<sup>4</sup>, ni même une réflexion sur la diplomatie contemporaine<sup>5</sup>. On n'y trouvera donc pas la moindre analyse sur les pratiques diplomatiques actuelles, sur la diplomatie préventive ou économique, sur la gestion des conflits ou le maintien de la paix, sur la place et le rôle des institutions internationales<sup>6</sup>.

Ce livre marque au contraire un retour aux sources à la fois pour le lecteur, invité à se plonger dans les méandres des rapports entre les grandes puissances depuis le 18<sup>ème</sup> siècle, mais aussi pour l'auteur, qui s'est efforcé de prolonger et de développer ses premiers travaux universitaires, en même temps qu'il s'est attelé à systématiser une méthode très personnelle d'appréhension des relations internationales. Pour apprécier ce travail à sa juste valeur, il est donc nécessaire de se reporter à la philosophie de l'histoire très particulière que s'est forgée le jeune Kissinger à Harvard. Cette philosophie historique, dont avec une remarquable constance il n'a jamais cessé de se réclamer, est le fondement de sa "Weltanschauung". Elle nous est indispensable pour apprécier son parcours politique et sa carrière académique, dont *Diplomacy* constitue à bien des égards sinon l'apogée, du moins la synthèse la plus rigoureuse et la plus achevée.

- 5 Peu de responsables politiques ont développé une conscience historique aussi aiguë que celle de Kissinger. L'influence de l'historicisme, hérité de l'école allemande en général et de Leopold von Ranke en particulier, apparaît en effet décisive. Certes, ce legs est commun à la majorité des précurseurs réalistes des relations internationales<sup>7</sup>, et joua un rôle manifeste chez d'autres responsables américains, notamment George Kennan. Mais chez nul autre que lui, la filiation apparaît aussi nette et explicite. Si on a pu parler de la géopolitique comme de l'influence déterminante de la géographie sur la politique, on peut évoquer à son égard une histopolitique, au sens où l'histoire est la source de toute politique internationale. Sans étude historique, il ne peut y avoir de compréhension du monde. Le passé correspond à une jurisprudence, sinon à une loi, il est le seul critère d'interprétation des relations internationales. L'analyse du présent passe par la recherche du précédent. Dans cette immense banque de données que constitue l'histoire<sup>8</sup>, il est dès lors nécessaire de trouver la période historique pertinente qui permettra alors de déduire des analogies et de trouver des solutions aux problèmes contemporains. Dès 1957, dans sa thèse sur le Congrès de Vienne, Kissinger avait défini précisément sa démarche : si le succès en physique dépend du choix de l'expérience décisive, la réussite dans le domaine des relations internationales dépend du choix de la période cruciale. Dans l'étude des affaires étrangères, aucune conclusion significative n'est possible sans une connaissance approfondie du contexte historique<sup>9</sup>. L'usage systématique, permanent et délibéré de cette méthode déductive et de ce raisonnement analogique constitue bien la caractéristique principale de l'historicisme de Kissinger, et le distingue sans aucun doute de ses contemporains tant à Harvard qu'à Washington<sup>10</sup>. Certes, l'histoire ne se répète pas purement et simplement, mais elle offre une source inépuisable d'enseignements dont il faut tirer les leçons. En ce sens, elle constitue un outil essentiel pour celui qui veut comprendre les affaires internationales, et un instrument indispensable pour celui qui a prétention à les conduire. Avant d'être homme d'Etat, il faut être historien. Kissinger n'a d'ailleurs jamais renié sa formation historique et, même après sa nomination au National Security Council, il continua à se présenter d'abord comme un historien, ensuite comme un responsable politique<sup>11</sup>. Pour lui en effet les deux activités, loin d'être contradictoires, étaient étroitement liées. Car seules la connaissance historique et la compréhension de ses contraintes et de ses exigences, permettent de prendre la véritable mesure des défis qui attendent l'homme d'Etat. Seules les leçons de l'histoire lui offrent éventuellement la capacité de les surmonter. À ce titre, les politiques menées par Richelieu, Gorchakov ou Bismarck ne sont pas de simples curiosités historiques, mais constituent au contraire de véritables exemples prudents. Les propos de Kissinger ne sont donc pas seulement historiques, leurs objets sont tout autant contemporains.

- 6 Outre cet héritage historiciste, Kissinger s'est forgé une conviction franchement pessimiste de l'histoire. Son expérience personnelle, la chute de Weimar, la montée du nazisme avant l'exil aux Etats-Unis<sup>12</sup>, et l'influence déterminante du *Déclin de l'Occident* de Spengler<sup>13</sup> ne sont pas étrangères à cette réflexion, que partagent d'ailleurs les premiers réalistes comme E. H. Carr et H. Morgenthau. Si ces derniers s'appuient sur une conception plutôt sombre de l'espèce humaine, où le désir de pouvoir et la lutte pour la suprématie prédominent, le pessimisme de Kissinger ne vient pas de la nature humaine, mais bien de l'aspect tragique que revêt l'histoire. Car l'histoire est bien pour lui une tragédie<sup>14</sup>, une suite sans fin d'espoirs déçus, une série de combats sans cesse perdus. En 1950, encore étudiant à Harvard, il mena une ambitieuse étude sur le sens de l'histoire en comparant plusieurs historiens et philosophes, *The meaning of History: Reflections on Spengler, Toynbee and Kant*, au terme de laquelle il estima qu'il fallait dépasser le pessimisme excessif de Spengler, le déterminisme stérile de Toynbee et l'optimisme illusoire de Kant. Il considéra en effet que le déclin n'était pas inéluctable mais qu'un recours était permis et qu'une issue était possible : le chef d'Etat "créateur" qui possède le sens de la responsabilité, basé sur le fondement historique de la compréhension politique, et dont la tâche n'est alors ni plus ni moins que de modifier le cours et de "manipuler"<sup>15</sup> le sens de l'histoire. Car si l'Etat est le produit de forces historiques, le chef d'Etat doit quant à lui pouvoir transcender ces contraintes historiques et imposer sa propre conception de l'intérêt national pour assurer la postérité de son pays. Le leader prend des allures de sauveur. À la nécessité de l'histoire répond la liberté de l'homme d'Etat. Cette conception libératrice de l'autorité, cet attrait pour le pouvoir personnel et cette exaltation très spenglérienne<sup>16</sup> du chef d'Etat constitueront les éléments fondamentaux de la philosophie de Kissinger. Il était donc logique que les grands responsables politiques qui ont marqué leur temps retiennent prioritairement son attention car il s'agit avant tout pour lui d'assimiler leurs méthodes, d'imiter leurs qualités et d'atteindre leurs résultats. Mais pour prétendre entrer dans son Panthéon, il faut avoir réussi ce que von Ranke laissait à la providence : créer l'histoire.
- 7 La puissance d'un Etat est ainsi étroitement liée à la personnalité de son chef, à la fois soldat et diplomate suprême, et seul juge de l'intérêt national. La prospérité économique, la vitalité sociologique ou la richesse culturelle d'un Etat apparaissent secondaires, seule compte la qualité de son leader. Les Etats se limitent presque à ces étiquettes nominatives qui garnissent les grandes tables des réunions internationales. Kissinger était convaincu que la diplomatie et la politique étrangère étaient avant tout une affaire d'hommes d'Etat, seuls dignes représentants de leur pays, capables de résoudre tous les problèmes dès lors qu'ils en avaient la volonté et le talent. Il se sentait donc plus à l'aise avec Hafez-El-Assad, Mao ou Brejnev qu'avec la Commission des Affaires étrangères du Congrès américain. Le dialogue diplomatique était d'abord pour lui une question de contacts directs, de confiance personnelle et d'accords *intuitu personnae*. Kissinger n'écoutait que la parole portée à l'extérieur, jamais le langage utilisé à l'intérieur. Dès lors, la politique internationale se conçoit comme un théâtre où se rencontrent les responsables des grandes puissances, une scène diplomatique, où se signent les traités, se scellent les alliances, s'échangent les lettres de créance. En ce sens, elle est bien individuelle et personnelle avant d'être politique et collective<sup>17</sup>. Les conditions internes et les différentes formes de gouvernement n'intéressent Kissinger que dans la seule mesure de leurs effets externes et des contraintes qu'elles exercent sur la conduite de la diplomatie<sup>18</sup>.

- 8 Avec de tels préjugés, le conseiller du Président Nixon éprouva quelques difficultés à s'adapter à la modernité. Il manifesta une réelle méfiance à l'égard des régimes démocratiques et exprima de sérieux doutes sur leur capacité à formuler et à mener des politiques étrangères cohérentes dans un monde de plus en plus complexe. Sa conception de la liberté du chef d'Etat supposait en effet que le parlement, l'administration, la presse et plus largement l'opinion publique fussent laissés en dehors du processus de décision. Dans son esprit, la démocratie s'apparente davantage à un obstacle diplomatique plutôt qu'à une force politique<sup>19</sup>. Clairement, la monarchie éclairée semble selon lui le seul régime politique qui réunisse les conditions optimales dans lesquelles s'exprime le plus librement et le plus efficacement la créativité de l'homme d'Etat car elle permet d'éviter l'influence et la mainmise de la bureaucratie. Car, tout comme chez Max Weber, l'éthique de la responsabilité, endossée par le chef d'Etat, implique une mise sous tutelle de l'administration et une lutte permanente contre la bureaucratie, qui symbolise aux yeux de Kissinger la médiocrité face à l'inspiration<sup>20</sup>. Pour cette raison notamment, il s'opposera obstinément aux exigences de la démocratie américaine et refusera constamment de jouer le jeu de la transparence. Ainsi sa propre administration sera tenue délibérément dans l'ignorance de pans entiers de sa politique étrangère. De même, des initiatives diplomatiques aussi essentielles que l'ouverture à la Chine ou les pourparlers sur le désarmement avec l'Union soviétique, menées sous sa seule impulsion avec l'aval du président Nixon, ne furent justifiées au Congrès qu'à posteriori, jamais présentées et motivées au moment où elles furent conduites<sup>21</sup>.
- 9 Sa réflexion sur la créativité et la liberté du chef d'Etat ne fut donc pas seulement sémantique. Dès sa nomination au National Security Council, Kissinger s'emploiera en effet à mettre en pratique sa conception idéale de l'exercice du pouvoir, inspirée directement de ses études sur l'Europe du Congrès de Vienne. L'un de ses premiers mémorandums adressés au président Nixon visait à accroître l'autonomie de la présidence tout en restreignant le pouvoir de l'administration. Il fallait changer la structure du NSC pour que les décisions politiques soient prises au bureau oval et ne soient plus imposées par l'appareil administratif<sup>22</sup>. L'essentiel de ses réformes consista à créer une multitude de commissions ad hoc ou de comités permanents, la plupart sous sa présidence et son contrôle. En court-circuitant la hiérarchie administrative, en diluant ses compétences et en neutralisant le NSC, il s'agissait de favoriser les décisions au sommet, d'assurer la plus grande liberté possible pour le chef de l'Etat et incidemment la plus large autonomie pour son conseiller<sup>23</sup>. Si on a pu parler de Metternich à Washington, c'est parce qu'avec Kissinger, la république américaine était bien impériale et monarchique<sup>24</sup>. Ce ne fut pas un hasard si Kissinger exprima sa plus grande admiration pour le général de Gaulle, dont la politique étrangère et surtout la manière dont elle était conduite, impressionnèrent beaucoup le jeune conseiller à la présidence.
- 10 Certes, sa personnalité byzantine paranoïaque et enrichie d'un amour-propre démesuré expliquent pour une bonne part le recours systématique à la diplomatie secrète et le climat de suspicion généralisée qui régnait à la Maison-Blanche<sup>25</sup>. Son rejet de la bureaucratie, son mépris pour la démocratie causeront finalement sa disgrâce<sup>26</sup>, tandis que son refus de la transparence et son ignorance des conditions réelles d'exercice du pouvoir seront à l'origine de quelques-uns de ses échecs les plus retentissants en politique étrangère, notamment celui de "l'année de l'Europe" en 1973<sup>27</sup>, ce qui pour un spécialiste de l'histoire européenne était paradoxal. Kissinger a trop souvent sous-estimé

ce qui avait provoqué au fond l'échec de Castlereagh : les forces vives d'une nation, qui elles aussi doivent être respectées si l'on veut entrer dans l'histoire.

- 11 La surestimation du rôle du chef de l'Etat induite par sa philosophie historique particulière s'accompagne donc chez Kissinger d'une conviction proprement rankéenne<sup>28</sup> selon laquelle l'Aussenpolitik devait absolument être séparée de l'Innerpolitik. Il est du devoir du chef d'Etat d'assurer une étanchéité quasi parfaite entre les deux politiques, et le cas échéant, d'imposer la nécessité de la première au détriment de la seconde. Cette conviction profonde selon laquelle la politique étrangère pour être opérante et efficace doit être préservée à tout prix des aléas de la vie politique interne, est largement partagée par l'ensemble des auteurs réalistes, mais seul Kissinger aura développé une théorie aussi personnalisée du pouvoir et une lecture aussi subjective de l'histoire. Avec une rigoureuse persévérance, il s'est employé à dresser le portrait et analyser les décisions de personnalités "historiques" comme si les conditions d'exercice du pouvoir n'avaient pas fondamentalement évoluées depuis Richelieu, comme si les relations internationales étaient toujours dictées par les mêmes exigences que sous Bismarck. On ne sera donc pas surpris de constater dans *Diplomacy* qu'aux yeux de Kissinger, Staline fut le "Richelieu de son époque", et qu'il ne poursuivait que des intérêts "légitimes" en Europe, que Mao ne fut qu'"occasionnellement" un meurtrier, ou que Reagan se révéla un président "naïf et dans l'erreur". Il était normal que l'ouverture à la Chine ou les négociations avec les Soviétiques ignorent toute considération d'ordre intérieur<sup>29</sup>. Il était somme toute logique qu'il s'oppose aux sanctions contre Pékin après le massacre de Tian-an-Men<sup>30</sup>, qu'il se montre excessivement prudent à l'égard des premières réformes de Gorbatchev, et qu'il s'empresse aujourd'hui de mettre en garde la Maison-Blanche contre le nouvel expansionnisme d'Eltsine. Pour Kissinger l'historien et pour Kissinger l'homme politique, les relations internationales ne sont pas ou peu l'oeuvre de forces politiques, économiques<sup>31</sup> et sociales<sup>32</sup>, mais essentiellement la rencontre de volontés individuelles. Les idées, l'éthique et la morale restent en dehors de son champ d'analyse car elles n'ont pas de valeur intrinsèque, contrairement à la créativité du chef de l'Etat. Les politiques menées en leur nom méconnaissent gravement les réalités de la vie internationale. Au mieux, elles sont illusoire, au pire, elles sont dangereuses. De sa conception historiciste des relations internationales, découle sa critique systématique et récurrente de l'idéalisme wilsonien, responsable de l'isolationnisme excessif ou de l'interventionnisme tous azimuts, et véritable bouc émissaire de tous les échecs de la politique américaine.
- 12 Fort d'une telle philosophie historiciste, Kissinger développa une vision traditionnelle de l'ordre mondial, basée sur les notions de légitimité, de modération et d'équilibre, issues directement de son étude sur la diplomatie du Congrès de Vienne. Mais sa conception de l'ordre mondial est-elle aussi intangible et normative qu'il ne le prétend ? La chute de l'ordre ancien qu'inaugure la fin de la première guerre mondiale, la faillite de l'Empire soviétique, plus précisément la manière dont celui-ci s'est écroulé, la primauté d'une rationalité économique, réelle depuis le XIX<sup>e</sup> siècle mais déterminante à l'heure actuelle, ne doivent-elles pas nous inciter à réfléchir sur la validité de la doctrine Kissinger ? En dénonçant sa confiance exagérée dans le balance of power, en insistant sur les contradictions de sa structure de paix, et en montrant enfin les lacunes de l'école réaliste dont il se réclame, nous estimerons que les leçons du professeur Kissinger sont aujourd'hui largement dépassées et finalement peu pertinentes.
- 13 Kissinger aimait à le répéter : s'il devait choisir entre l'ordre et l'injustice d'un côté ou la justice mais le désordre de l'autre, il opterait toujours pour le premier au détriment de la

seconde. Considérant que le chaos et l'anarchie sont les caractéristiques essentielles de la vie internationale<sup>33</sup>, l'ordre, dont la paix n'est qu'un sous-produit, devient l'objectif prioritaire et permanent de la diplomatie. La matrice réaliste est évidente, le même constat se retrouve chez R. Aron, M. Wight ou R. Nieburgh, mais Kissinger se distingue par une approche plus "sanguine" que ses confrères<sup>34</sup>. Si le conflit est inhérent à la politique internationale, c'est parce que les Etats ont subi des expériences historiques différentes et qu'ils se sont chacun forgé leur propre conception de la justice. Or ce qui peut apparaître comme absolu en leur sein, devient relatif entre eux<sup>35</sup>. Néanmoins, les Etats, en dépit de leurs divergences, tentent d'imposer leur propres valeurs à l'extérieur, ou essaient à tout le moins de se prémunir contre l'influence de celles des autres nations. Pour cela, l'outil indispensable et irremplaçable est la force militaire, car le statut, l'influence et la crédibilité d'un Etat dépendent d'abord des moyens militaires dont il dispose, non des valeurs dont il se réclame. Le seul langage commun des nations est l'usage de la force. En l'absence d'une autorité internationale, dont l'établissement est utopique parce que la légitimité universelle est une chimère, la guerre est bien le mode le plus habituel des rapports interétatiques<sup>36</sup>. Toute politique étrangère formulée en termes moraux, comme le messianisme wilsonien ou le communisme international, apparaît aux yeux de Kissinger irresponsable car elle est contraire à l'éthique de la responsabilité, et dangereuse car elle ignore les caractéristiques et les fondements historiques de la vie internationale. Plus la prétention sera universelle, plus l'Etat sera "révolutionnaire", et plus le conflit risque d'être global. Dans l'analyse de Kissinger, la justice n'est que relative, l'ordre est la seule valeur absolue. Son instauration et son maintien sont de ce fait prioritaires et doivent l'emporter sur toute autre considération.

---

## NOTES

1. . Sur sa personnalité, "paranoïde", Isaacson Walter, "Kissinger : a biography", Simon & Shuster, 1992, "exceptionnaly pompous", Schelling Thomas, in ibidem, "secretive", Hersh Seymour, "The price of Power, Kissinger in the Nixon White House", Summit, 1983, "imperious", Hoffmann Stanley, "Primacy or World Order : American Foreign Policy Since the Cold War", Mc Graw-Hill, 1978, "anti-democratic", Ball George, "Diplomacy for a Crowded world : an American Foreign Policy", Little Brown, 1976. Sur sa politique étrangère, "dogmatic", Stanley Hoffman, op-cit., "pragmatic par excellence", Buchan Alastair, "The Irony of Henry Kissinger", International Affairs, July 1974, Vol. 50, n°3, pp. 367-379, "conservative", Hassner Pierre, "Pragmatic conservatism in the White House", Foreign Policy, Summer 1971, n°3, pp. 41-61, "timid", Pipes Richard, "Survival is not enough", Simon & Shuster, 1984, "reactive", Schulzinger Robert D., "Henri Kissinger : Doctor of Diplomacy", Columbia University Press, 1989, "frustrated", Evans Rowland, "Nixon in the White House", Random House, 1971, "myopic", Brzezinski Zbigniew, "The Deceptive Structure of Peace", Foreign Policy, Spring 1974, Vol. 14, pp. 35-56, "old-fashioned", Noer Thomas J., "Henry Kissinger's Philosophy of History", Modern Age, Spring 1975, Vol. 19, n°2, pp. 180-190, "irrelevant", Morris Roger, "Uncertain Greatness :

- Henry Kissinger and American Foreign Policy", Harper & Row, 1977, et même "tragic", Mazlich B., "The European mind in American Policy, Basic Books, 1976.
2. . L'expression est de Gelb Leslie, "The Kissinger legacy", New York Times, 31 octobre 1976.
  3. . Kissinger est passé maître dans l'art de se mettre en scène. Il avoue volontiers : "I am a world figure. I can't just lead a normal professor's life". Cité par Isaacson Richard, op-cit., p. 707. Pour H. Bull, "Kissinger is a real life prima donna. Kissinger's writings have sometimes seemed excessively, even comically, Wagnerian". Bull H., "Kissinger : the Primacy of Geopolitics", International Affairs, Summer 1980, Vol. 56, n°3, pp. 484-485.
  4. . Kissinger a toujours manifesté le plus grand mépris pour les diplomates, considérés au mieux comme des fonctionnaires, au pire comme des bureaucrates. Ceci lui valut des inimitiés solides à Washington, notamment celle du Président Bush, qui n'avait pas oublié la manière dont il fut ignoré lors de l'ouverture chinoise lorsqu'il était ambassadeur à Pékin. "Kissinger's great weakness is that although he knows a great deal about the history of diplomacy he does not believe in using the services of diplomats". Voir Buchan Alastair, "The Irony of Henry Kissinger", International Affairs, July 1974, Vol. 50, n°3, p. 377.
  5. . Voir le classique d'Adam Watson, "Diplomacy : the Dialogue Between States", Methuen, 1984 et plus singulier, Der Derian James, "On Diplomacy : a Genealogy of Western Estrangement", Blackwell, 1987.
  6. . On ne trouvera en effet aucune référence aux travaux récents sur les relations internationales. "Overall, there is rather little reference to what others have written on international affairs over the past-half century or so". Halliday Fred, "Living abroad", London Review of Books, 21 July 1994.
  7. . Caractérisant l'histoire des relations internationales, Morgenthau parle de "regularities and recurrences" Wight de "ressemblances and repetitions" et Waltz de "constant patterns and endlessy sameness". Voir Farrenkopf John, "The Challenge of Spenglerian pessimism to Ranke and political realism", Review of International Studies, July 1991, Vol. 17, n°3, p. 282 et suiv. Kissinger quant à lui évoque "the immutable constraints of international relations". Kissinger Henry, "Diplomacy", p. 812.
  8. . L'expression est reprise par Weitz Richard, "Henry Kissinger Philosophy of International Relations", Diplomacy and Statecraft, March 1991, Vol. 2, n°1, p. 104.
  9. . Et il ajoute : "History teaches by analogy, not identity. I have chosen the period between 1812 and 1822, partly, I am frank to say, because its problems seem to me analogous to those of our day". Kissinger Henry, "A World Restored : Metternich, Castlereagh and the Problems of Peace 1812-1822", Houghton Mifflin, 1957, p. 330-331. Il dira plus tard : "I feel my greatest strength was in intuition on where the main historical currents were". Cité par Robert S. Litwack, "Detente and the Nixon Doctrine : American Foreign Policy and the Pursuit of stability", 1984, John Hopkins University Press, p. 48.
  10. . "Kissinger was unique in attempting to use the past as a normative model of world politics instead of treating it merely as history or as a prelude to the present". Hoffmann Stanley, "Primacy or World Order : American Foreign Policy Since the Cold War", Mc Graw-Hill, 1978, p. 37.
  11. . "I think myself as a historian more than a statesman". Un de ses biographes note par ailleurs que "Kissinger's ideas are those of a historian. Few American leaders have viewed international relations from such a deliberately historical perspective as H. Kissinger". Voir Cleva George D., "Henry Kissinger and the American Approach to Foreign Policy", Associated University Press, 1989, p. 25. Dans ce sens, remarque l'historien D.C. Watt, "his



academic career was entirely designed as an education for the task he assumed in december 1968". Voir Watt Donald C., "Henry Kissinger : an interim report", *The Political Quarterly*, January-March 1977, Vol. 48, n°1, p. 7.

12. . Il reconnaissait que "the generation of Buchenwald and the Siberian labor camps cannot talk with the same optimism as its fathers". Cité par Isaacson Walter, *op.-cit.*, p. 697.

13. . L'ouvrage traînait toujours sur le bureau de Nixon. C'est Kissinger qui lui en avait "chaudement" recommandé la lecture. Voir Joll James, "Two prophets of the twentieth century : Spengler and Toynbee", *Review of International Studies*, April 1985, Vol. 11, n°2, p. 91.

14. . "History is a tale of efforts that failed, of aspirations that weren't realized, of wishes that were fulfilled and then turned out to be different from what are expected. History is not man's progress but the reoccurring yet unsuccessful attempt to bring order out of chaos. As an historian, one has to live with the inevitability of tragedy. As I think historically, I must look at the tragedies which have occurred". Interview de James Reston, *New York Times*, 13 octobre 1974.

15. . "The great statesman manipulates history". Kissinger Henry, "Domestic structures and Foreign Policy", *Daedalus*, Spring 1966, Vol. 95, n°2, pp. 503-529.

16. . Pour Spengler, "the leader is the center of action, history's commanding officer". Pour Kissinger, "a nation's fate rests on one crucial factor : the quality of its political leadership. Its existence or decline depends on its leaders's conception of its national purpose". Cité par Cleva George D., "Henry Kissinger and the American Approach to Foreign Policy", *op.-cit.*, p. 70.

17. . "History for Kissinger is not primarily the product of deep, irresistible forces : it is a clash of wills and a stage for leaders who are either the carriers of new principles or the creative defenders of past experience". Voir Hoffmann Stanley, *op.-cit.*, p. 41.

18. . Kissinger appelait les Occidentaux à reconnaître leur supériorité morale par rapport au bloc soviétique, dans la seule mesure où "a failure to do so deprives the West of the inward assurance to negotiate effectively and leads to a policy of the guilty conscience". Kissinger Henry, "The search for stability", *Foreign Affairs*, Vol. 37, n°4, July 1959, p. 558-559. C'est nous qui soulignons.

19. . "Kissinger thought that democratic statesmen should lead, accepting when necessary the burden of defying voters'whims. Here is a clear expression of the inherent contradiction between the fundamentals of democracy and his call for inspired and heroic leadership". Voir Beisner Robert L., "History and Henry Kissinger", *Diplomatic History*, Fall 1990, Vol. 14, n°4, p. 524.

20. . "All politics is a conflict between inspiration and organization : inspiration is timeless and a call for greatness, organization is historical and a recognition that mediocrity is the usual pattern of leadership. The best solution is a bureaucracy which runs sufficiently smoothly to take care of ordinary problems as a matter of routine, but not so pervasive as to inhibit the creative thought which is inseparable from statesmanship", Kissinger Henry, "Domestic structures and Foreign policy", *op.-cit.*, pp. 503-529.

21. . "The Congress can and ought to scrutinize the consequences of diplomacy. It cannot carry it out". Kissinger Henry, "White House Years", Little, Brown, 1979, p. 940.

22. . La décision "must go from top to down, not the other way round". Henry Kissinger to the president elect, 12/27/68, White House Special Files. Cité par Schulzinger Robert D., "Henri Kissinger : Doctor of Diplomacy", Columbia University Press, 1989. p. 24.

23. . "The NSC seemed to be used to exclude the bureaucracy while Nixon and Kissinger did the most important business on their own. The White House is a court and the president is a reigning monarch". Amos Perlmutter, "The presidential Political Center and Foreign Policy", *World Politics*, October 1974, Vol. XXVII, n°1, pp. 99-106. Voir aussi Leacacos John P., "Kissinger's Apparat", *Foreign Policy*, Winter 1971, n°5, pp. 3-27. Ses réformes "establish the conditions for action indispensability but also actor indispensability". Walker Stephen G., "The Interface Between Beliefs and Behavior : Kissinger's operationnal code", *Journal of Conflict Resolution*, March 1977, Vol. 21, n°1, p. 159.
24. . Pour caractériser la centraliation du processus de décision sous Kissinger, certains ont évoqué le modèle "de la Cour Royale". Voir Kohl Wilfried L., "The Nixon-Kissinger Foreign Policy System and US-European Relations : Patterns of Policy Making", *World Politics*, October 1975, Vol. 38, n°1, p. 12.
25. . L. Eagleburger, un de ses proches conseillers, reconnaît que "he was able to give a conspiratorial air to even the most minor things". Son obsession paranoïaque du secret l'a ainsi amené, quelques mois après sa prise de fonction, à mettre sur écoute la grande majorité de ses propres collaborateurs pour savoir lequel d'entre eux entretenait des contacts avec la presse. Voir Isaacson Walter, op-cit., pp. 190 et suiv.
26. . G. Ball concluait : "The master Player must not only keep foreign nations in the dark awaiting surprising moves, but he must also conceal his tactics from the State Department bureaucracy, the American Congress and of course the American people. A democratic system will tolerate such practices for only a limited period of time". Ball George., "Diplomacy for a Crowded World : an American Foreign Policy", Little Brown, 1976, p. 14.
27. . La même année, au Proche-Orient, son goût du secret eut des conséquences pour le moins fâcheuses. Il décida de mettre en alerte les forces américaines, y compris nucléaires, pour répondre aux Soviétiques qui étaient sur le point de débarquer en Egypte, en leur envoyant un signal diplomatique "fort". Il pensait qu'une telle mesure pouvait échapper à la presse américaine, alors qu'elle concernait près de 2 millions d'hommes. A. Schlezinger nota à cette époque : "It was typical of Henry to believe that you could keep a secret from everyone except the Russians".
28. . "Political realism contains a nostalgic appeal to the historical world of the eighteenth and nineteenth centuries. Their work reflects Ranke's faith in the rationality and progressive nature of Modern Western civilization and the ability of statesmen to contain the destructive forces of international politics". Gilpin Robert., "The richness of the Tradition of Political Realism", in Keohane Robert O., "Neorealism and its Critics", Columbia University Press, 1986, p. 310 et suiv. Sur l'influence de Ranke chez les historiens américains, Voir Iggers Georg G., "The image of Ranke in American and German Historical Thought", *History and Theory*, 1962, Vol. II, pp. 17-40.
29. . Nixon déclara à Chou-en-Lai : "What brings us together is a recognition on our part that what is important is not a nation's internal political philosophy. What is important is its policy toward the rest of the world and toward us". Kissinger ajouta : "Internal change should not be made a condition for negociations. The US had a stake in China's survival, regardless of what kind of regime was in charge there". Voir Kissinger Henry, "White House Years, Little, Brown, 1979, p. 192.
30. . "The drama is Beijing is for Americans a test of our political maturity. We could not implement sanctions only in reaction to events entirely within its domestic jurisdiction. China remains too important for America's national security to risk this relationship on

the emotions of the moment". Kissinger Henry, "The Caricature of Deng as a Tyrant is Unfair", The Washington Post, 01 août 1989.

31. . Nixon hésita avant de nommer Kissinger aux affaires étrangères : "What we needed at state department was someone with economic expertise. I thought that Henry had absolutely no competitors when it come to geopolitics, but economics is not his area of expertise". Cité par Isaacson Walter, op-cit., p. 502.

32. . Sur le Chili, Kissinger eut cette remarque révélatrice : "I don't see why we have to let a country go marxist just because its people are irresponsible". Cité par Gaddis John L., "Strategies of Containment", Oxford University Press, p. 338.

33. . "How to impose some sort of temporary order on a world whose natural tendency is chaos. The solution is to emulate the methods of the great statesmen of the past". Cité par Noer Thomas J., "Henry Kissinger's Philosophy of History", Modern Age, Spring 1975, Vol. 19, n°2, pp. 187.

34. . "Kissinger's views on the nature of international society are more sanguine than those of his realist counterparts. Neither he nor Ranke sucrides to the state of nature theory of Hobbes, Locke or Rousseau. International politics is more than a meaningless clash of power". Cleva George D., op-cit., p. 54.

35. . The international experience of a people is a challenge to the universality of its notion of justice, for the stability of an international order depends on self-limitation, on the reconciliation of different versions of legitimacy. Not for nothing do so many nations exhibit a powerful rebellion against foreign policy, against this double standard which considers what is defined as "justice" domestically, merely an object for negotiation internationally". Kissinger Henry, "A World Restored", op-cit., p. 328. Au contraire, les libéraux estiment que "morality is basically a matter of keeping faith with a nation's best ideals. A democracy is in bad trouble when it keeps two set of books, when it uses one scale of value for its internal policy and uses another in foreign affairs. The moral force of a foreign policy derives from the moral vitality of the national community. Ideals themselves verified by performance become instruments of national power". Schlesinger A., "The Cycles of American History", Houghton Mifflin, 1986, p. 80.

36. . "The particular international activity that is most typical of the international activity as a whole is war itself". Bull H., "The Anarchical Society : a study of order in world politics", Macmillan, 1977, p. 25. Kissinger ne part pas de la nature humaine mais de l'expérience des Etats pour expliquer la normalité de la guerre. La "seconde image" de Waltz est donc chez lui une question de développement historique.

## INDEX

**Index géographique** : Etats-Unis

**Mots-clés** : diplomatie, politique étrangère